



N° JAU/23 – 1<sup>er</sup> avril 1961

## LES IDÉES DE HANNA ZACHARIAS

**Jacques JOMIER, op**

*Ces pages de J. Jomier sont extraites de la revue Etudes, T. 308, janvier 1961 15, rue Monsieur, Paris VII<sup>e</sup>. Nous remercions bien sincèrement la direction de la revue qui nous a si aimablement autorisé à les reproduire ici.*

*Il s'agit de la critique très pertinente d'ouvrages qui ont pu déjà troubler un certain nombre de personnes et que diverses publications ont monnayés pensant faire ainsi, hélas, une œuvre constructive. Ces ouvrages, signés Hanna Zacharias, sont : "De Moïse à Mohammed" en deux tomes publiés à Cahors (un troisième tome est annoncé « bien que l'auteur soit mort depuis janvier 1959) - "L'Islam et la critique historique" (Cahors) - enfin "Vrai Mohammed et faux Coran", Paris, Nouvelles éditions latines, 1960, 254 p.*

C'est une curieuse histoire que nous voulons aborder ici : celle d'une thèse nouvelle sur les origines et la nature de l'Islam. Elle a été lancée à la fin de 1955, dans un volumineux ouvrage en deux tomes *De Moïse à Mohammed*, que l'auteur, Hanna Zacharias, a publiés à Cahors.

D'entrée de jeu, quelques articles enthousiastes l'ont couverte d'éloges, en des revues politiquement très colorées comme la *Pensée catholique* et l'*Ordre Français*. Des partisans isolés l'ont propagée comme la grande découverte moderne en matière d'islamologie. Un ensemble de lecteurs, sans se prononcer définitivement, ont regardé et regardent encore la thèse avec sympathie ; la verve dans l'exposition les amuse ; certaines critiques d'"enfant terrible" les soulagent et ils éprouvent l'impression qu'il y a, en tout cas, un fond de vrai.

L'ensemble des spécialistes au contraire, a porté un jugement sévère, moins en public - pour ne pas attirer l'attention - qu'en privé<sup>1</sup>. Le groupe des amis de Hanna Zacharias a même protesté contre cette "conspiration du silence".

La mort d'Hanna Zacharias, survenue au début de 1959, n'a pas mis un point final à cette affaire. L'auteur avait pris des précautions et deux ouvrages, de volume plus restreint, furent publiés à titre posthume par les soins de ses amis en 1960. Le premier est une brochure d'une centaine de pages, avec un dossier des félicitations reçues et des oppositions soulevées. Le second est une présentation de la thèse au grand public, s'étendant moins sur les arguments techniques, mais comportant une violente attaque contre une façon trop répandue de présenter la place de Marie dans l'Islam, le tout assaisonné de considérations politiques d'actualité. Le silence ne se justifie donc plus maintenant. Il faut dire que la thèse d'Hanna Zacharias comporte une erreur désastreuse. Voici les idées principales sur lesquelles nous nous proposons d'insister :

<sup>1</sup> Rares ont été les revues qui, comme les *Etudes* en janvier 1953, ont publié des mises au point.

1. La thèse d'Hanna Zacharias s'appuie avant tout sur l'existence, dans le Coran, spécialement durant la période mekkoise, d'une atmosphère religieuse biblique et sur celle de récits contenus dans la littérature rabbinique. Sur ce point, quoi qu'en dise l'auteur, la thèse n'a rien de révolutionnaire ou d'original. Elle s'oppose seulement à ceux qui, contre l'opinion de toute la tradition musulmane, voudraient voir dans le Coran une ouverture sur les dogmes proprement chrétiens.
2. Le second point, par contre, est propre à Hanna Zacharias ; pour lui, en effet, le véritable Coran arabe, dont on ne posséderait plus actuellement que des fragments, serait l'œuvre, non de Mohammed, mais d'un Rabbín juif de la Mekke. Quant au texte actuel du Coran, il représenterait le journal de la première communauté, rédigé lui aussi par le Rabbín et contenant, outre des extraits du Coran arabe, un compte rendu des diverses phases de la prédication et de la lutte contre les païens et les chrétiens de la Mekke. C'est cette théorie, reposant uniquement sur des exégèses tendancieuses, que nous refusons d'admettre. Elle n'a aucun fondement sérieux.
3. Un chrétien, enfin, ne peut approuver le ton que prend Hanna Zacharias pour traiter ces questions. Il est plein d'une ironie blessante et injuste, On n'a pas le droit de traiter avec tant de désinvolture des sujets qui touchent aux fibres les plus intimes de la sensibilité religieuse.

## I. LE JUDAÏSME DU CORAN

Il est communément admis que le Coran contient des récits rappelant le Pentateuque, certaines légendes rabbiniques, des textes des évangiles apocryphes, et qu'il prêche un monothéisme absolu qui, comme la morale qui l'accompagne, est dans la ligne juive. Dans son premier ouvrage, De Moïse à Mohammed, l'auteur a quelques pages éclairantes sur le sens de la "taqwâ", la crainte de Dieu, du "Wajh Allah", le Visage de Dieu, des "ayât", ou signes de Dieu. L'auteur connaissait bien l'Ancien Testament et les rapprochements qu'il établit entre ces notions dans la Bible et leur emploi dans le Coran sont bien venus. S'il n'y avait que cela dans les œuvres de Hanna Zacharias nous serions d'accord avec lui,

Depuis longtemps, en effet, les orientalistes ont cherché à comparer les valeurs religieuses du Coran à celles de la tradition monothéiste biblique, Le Coran lui-même affirme qu'il continue cette tradition tout en la redressant. Parmi les orientalistes, un premier groupe a orienté ses efforts vers l'étude des points communs avec le christianisme. Mais deux voies s'ouvraient alors. On pouvait d'abord recueillir tous les passages du Coran rendant un son chrétien. Une série d'orientalistes s'y employa. La moisson des parallélismes a pu sembler un moment concluante à certains ; en fait, rien ne portait sur les points essentiels du christianisme. Aussi, dans le désir de préparer un rapprochement théologique, d'autres orientalistes ont-ils préféré considérer l'Islam comme un mystère pré-chrétien et le Coran comme une ouverture vers le Christianisme. Contre eux Hanna Zacharias part en guerre. Il rappelle que le Coran refuse positivement que Jésus soit plus qu'une créature privilégiée, qu'un Prophète. En cela il ne fait que suivre la tradition musulmane universelle et nous sommes d'autant plus à l'aise pour le dire que c'est aussi notre position personnelle.

Un second groupe d'exégètes insiste sur le caractère biblique et rabbinique des valeurs religieuses du Coran. En se prétendant un novateur, Hanna Zacharias ne fait que les suivre,

Un troisième groupe pencherait vers le caractère judéo-chrétien de ces valeurs religieuses, tout en remarquant que la façon de parler de Jésus dans le Coran n'est pas admise par les cercles rabbiniques orthodoxes. Lorsqu'on songe à la force du titre de Messie dans toute la tradition juive, il est impensable que de tels cercles aient reconnu Jésus comme le Messie, et pourtant le Coran parle explicitement dans ce sens. Il faudrait alors chercher du côté des sectes judéo-chrétiennes hétérodoxes. De ce groupe Hanna Zacharias n'a parlé qu'en passant.

Ce premier aspect de l'œuvre d'Hanna Zacharias est plus développé dans son premier travail, De Moïse à Mohammed. Dans ses livres posthumes de 1960, il met bien davantage en avant des considérations d'un autre ordre. Le dernier ouvrage en particulier est purement un pamphlet anti-arabe.

## II. L'HYPOTHESE DU RABBIN DE LA MEKKE

La comparaison des valeurs religieuses du Coran avec celles de la tradition biblique ne résout pas le problème des origines de l'Islam. Ce problème se place sur le terrain des faits, au plan de

l'histoire. Comment expliquer historiquement l'apparition en Arabie, entre 610 et 632, d'un mouvement religieux s'exprimant en langue arabe, prêchant des valeurs religieuses déjà connues ? Lorsque deux idées semblables apparaissent en deux points éloignés dans le monde, on peut toujours se demander s'il ne s'agit pas de notions élémentaires dont deux groupes humains ont pris conscience indépendamment l'un de l'autre. La même nature humaine, les mêmes circonstances matérielles suffiraient pour expliquer cette rencontre et souvent des historiens des religions ont frôlé le ridicule en voulant à tout prix voir des influences là où il n'y avait que des coïncidences. Pourtant, dans le cas du Coran et de la tradition monothéiste biblique, les rapprochements sont tels que l'on ne peut y voir une simple coïncidence. L'identité des thèmes religieux principaux, la présence de tant de détails communs dans les récits, la reprise des mêmes images apocalyptiques ne s'expliquent pas aussi simplement. Le fait que l'Arabie soit voisine du berceau du judaïsme et du christianisme, la présence en Arabie de juifs et de chrétiens sont bien connus. Quel rôle ont joué ces éléments lors de l'apparition de l'Islam ?

La première solution, celle d'une source commune, est celle des musulmans. Mohammed, disent-ils, ignorait tout du judaïsme et du christianisme. Il n'a fait que recevoir d'en haut la révélation du Coran, mot par mot, lettre par lettre, et il l'a récité ensuite devant ses compatriotes. La présence des valeurs religieuses du monothéisme biblique s'explique, aux yeux des musulmans, parce que Dieu est pour eux l'unique auteur du Coran. Il n'y aurait pas eu d'influence directe du milieu monothéiste biblique sur le Coran ; tout s'expliquerait par une Source unique, Dieu qui, ayant d'abord révélé la Torah et l'Évangile, aurait révélé ensuite le Coran ; et l'identité des thèmes religieux serait, dans ces perspectives, la marque de l'unité de l'Auteur divin.

La seconde solution est tout autre, Constatant l'existence de ces deux chaînons assez semblables, les orientalistes ont cherché si tous deux ne faisaient pas partie de la même chaîne. Leurs études ont essayé de rendre compte de l'identité des thèmes religieux en recherchant si le monothéisme biblique n'aurait pas exercé une influence directe sur l'apparition du Coran arabe. Il s'agissait de reconstituer une chaîne de transmission dont on possédait les deux bouts mais dont on ignorait les éléments intermédiaires. Il est inutile de souligner que cette position paraît inadmissible et impie aux yeux des musulmans. Du simple point de vue de la critique historique, la difficulté d'y voir clair provient du fait que l'on connaît encore mal l'état religieux de l'Arabie centrale à l'époque de Mohammed, faute de documents et faute également de renseignements archéologiques, sur le passé d'un pays où les fouilles sont impossibles à effectuer.

La thèse de Hanna Zacharias se situe donc dans la ligne de ces efforts de reconstitution de la chaîne. Pour lui, l'hypothèse du Rabbín de la Mekke expliquerait tout. (Nous disons bien l'hypothèse car ce n'est que cela, malgré les affirmations continuelles de l'auteur). Le Rabbín serait le chaînon intermédiaire qui manque entre le monothéisme biblique et le Coran. Nourri lui-même de monothéisme biblique et de littérature rabbinique, il aurait composé le Coran.

Comme base de ses raisonnements, en cette thèse, Hanna Zacharias s'appuie sur le texte actuel du Coran qu'il considère comme l'unique document historique sérieux que l'on possède actuellement sur ce sujet. Il force la note admise habituellement, mais il est certain, aussi bien aux yeux des musulmans qu'à ceux des orientalistes, que le Coran est la source principale la plus sûre qui permette de se renseigner sur l'état religieux des esprits à la Mekke et à Médine, durant les premières années de l'Islam arabe.

On relève, dans le texte actuel du Coran, des allusions très nettes à des Israélites avec lesquels Mohammed lui-même et ses auditeurs sont invités à se mettre en rapport. Hanna Zacharias n'innove rien lorsqu'il souligne des textes comme celui de la sourate X, verset 94 : "Si tu es dans le doute au sujet de ce que nous avons fait descendre vers toi, interroge ceux qui lisent le Livre (révélé) avant toi", ou encore à propos des récits sur Moïse et Pharaon : "Nous avons apporté à Moïse neuf signes évidents : interroge donc les Israélites quand il (Moïse) vint à eux et que Pharaon lui dit..." (Coran XVII, 101, 103). L'exégèse musulmane n'insiste pas beaucoup sur ces textes ; elle explique seulement qu'il s'agissait de faire confirmer après coup la véracité des révélations reçues directement de Dieu. Il n'en reste pas moins vrai que le Coran admet l'existence d'Israélites avec lesquels Mohammed et les premiers musulmans pouvaient être en contact.

Il y a encore davantage. Le Coran rapporte les objections des païens, que les musulmans tiennent pour des calomnies. Mais quoi qu'il en soit de cette appréciation, le Coran affirme qu'il y avait des gens dont on disait qu'ils instruisaient Mohammed, donc des gens qui connaissaient les récits bibliques et rabbiniques et les principales valeurs religieuses prônées dans le Coran. Beaucoup d'orientalistes ont supposé que Mohammed avait effectivement entendu ces récits et ces rappels bibliques et rabbiniques et qu'ensuite, consciemment ou inconsciemment, il les avait repris dans sa

prédication. Il aurait été l'auteur de la forme arabe du Coran, mais en se servant d'un fonds d'idées tenues d'ailleurs. Contre cette position, Hanna Zacharias s'insurge. Pour lui, il ne peut y avoir multiplicité d'informateurs ; Il exige un informateur unique qui aurait fourni non seulement les principales idées mais encore le texte arabe lui-même. Cet informateur aurait tout dicté et Mohammed n'aurait fait que répéter une leçon. Pour soutenir cette unité de l'informateur, il invoque un verset très net ; le malheur veut que ce même verset s'oppose à l'idée que l'informateur ait été l'auteur du texte arabe du Coran. Ce verset appuie donc un aspect de sa thèse tout en ruinant le reste. "Nous savons bien qu'ils disent : c'est simplement un homme qui lui fait la leçon. Celui auquel ils font allusion parle une langue étrangère, mais ceci (le Coran) est de l'arabe limpide" (Coran, XVI, 105-103). Si donc les païens de la Mekke accusent Mohammed d'avoir un informateur unique ou principal, la réponse, qui ne dit rien sur la possibilité dans laquelle se trouvait cet homme de transmettre un fonds d'idées, est nette sur la question de forme. Le Coran arabe ne peut être l'œuvre de cet homme ; car cet homme est incapable de s'exprimer dans un si bel arabe. Hanna Zacharias a dû être gêné ; car dans son premier travail (t. II, p. 271-272), il en est réduit, pour refuser le sens très clair de ce passage, à y voir une rouerie, un mensonge du Rabbín qui cache son jeu.

L'existence d'un homme que l'on déclare être l'informateur de Mohammed est donc affirmée nettement dans le Coran ; mais en même temps le Coran affirme que cet homme étranger ne sait pas assez l'arabe pour être l'auteur du texte coranique. Voilà donc la dernière constatation solide au-delà de laquelle on ne peut plus avancer qu'avec précautions. Quel était cet homme ? Le vague des renseignements que l'on possède sur lui est bien regrettable. Car ce personnage, qu'on admette ou que l'on refuse le bien-fondé des objections des païens, serait susceptible d'apporter un peu de lumière dans la question des origines de l'Islam.

C'est précisément là que commence le "roman" de Hanna Zacharias, Pour celui-ci, ce personnage est l'auteur du Coran. Sans tenir compte du fait que l'expression "Fils d'Israël" dans le Coran, est très large et qu'elle désigne aussi bien les juifs que les chrétiens et, par le fait même, tous les membres des sectes judéo-chrétiennes, Hanna Zacharias voit dans ce personnage un Juif ; bien mieux il en fait le Rabbín de la Mekke. Or on ne sait même pas s'il y avait alors à la Mekke une communauté juive organisée. Les textes sont muets sur ce point et le P. Lammens qui les a scrutés n'a trouvé que la mention d'un cimetière juif à la Mekke.

Non seulement Hanna Zacharias lui attribue un rôle dans l'information de Mohammed, reprenant ainsi à son compte les objections des païens de la Mekke, mais il en fait l'auteur du texte lui-même, et l'accuse de cacher son jeu en rédigeant le verset 105/103 de la sourate XVI. Il lui prête le dessein de vouloir judaïser l'Arabie. Il lui fait reconnaître en Jésus des qualités pour être mieux à même d'attaquer le christianisme, accordant le moins pour refuser le plus. Il le fait lutter contre le Curé de la Mekke dont on ignore l'existence et qu'il dépeint comme une sorte de Don Camillo.

Voilà le fond ; cependant, comme le travail de Hanna Zacharie s'entoure de tout un appareil critique qui peut impressionner les lecteurs, il reste à examiner pièces par pièces le détail de certaines de ses démonstrations.

Il y a, dans le Coran, une expression qui revient assez fréquemment dans les sourates mekkoises, Mohammed y est appelé "nadhír", avertisseur, c'est-à-dire celui qui met en garde les hommes contre le châtimeñt qui attend les infidèles. Ainsi Noé qui, d'après le Coran, avait bien prévenu ses contemporains qu'une catastrophe les guettait s'ils persistaient dans leur conduite impie, fut un avertisseur, "Nous avons envoyé Noé à son peuple : en vérité (dit Noé) je suis pour vous un avertisseur explicite" (Coran XI, 27/25), Et ailleurs Noé dit : "Je ne suis qu'un avertisseur explicite" (Coran XXVI, 115). Noé est envoyé par Dieu ; sa mission n'est que d'avertir. Dans les sourates mekkoises, nous trouvons un parallèle complet entre Mohammed et Noé ; même mission, même opposition rencontrée, mêmes sentiments, Les termes mêmes dans lesquels la mission de Mohammed est décrite se retrouvent dans le cas de Noé (Cf. Coran, XXV, 58, 56 ; XXXIV, 27, 28).

Dans le cas de Noé, en effet, il n'y a pas de doute : le "Nous" se rapporte directement à Dieu et c'est Dieu qui a envoyé Noé. Le parallèle évident indique que dans le cas de Mohammed, le "Nous" est également mis à la place de Dieu. Le Coran enseigne que c'est Dieu qui a envoyé Mohammed.

Hanna Zacharias, contre toute évidence, proclame au contraire que jamais le Coran ne parle d'un rapport direct de Mohammed avec Dieu ou avec les anges. Le Coran, prétend-il, affirme que Mohammed n'a jamais été en rapport qu'avec le Rabbín, qu'il tient tout du Rabbín et de lui seul.

Que fait alors Hanna Zacharias ? Il glisse avec un faux air de bonhomie une petite distinction. "Avertir, écrit-il, c'est une mission qui suppose la réception d'un message remis *directement* ou *indirectement* par Yahweh" (I, 172 ; nous avons souligné les deux mots qui sont en lettres romaines dans le texte), Et le tour est joué. Noé est dit dans le Coran avoir reçu un message direct de Dieu tandis que Mohammed n'a reçu qu'un message indirect par la voie du Rabbin. Est-il honnête de traiter ainsi les textes alors que rien dans le Coran ne nuance le parallélisme entre Noé et Mohammed ?

Dans le Coran toujours, Mohammed reçoit l'ordre de prêcher tel ou tel verset introduit par l'expression : "Dis". Aussitôt, comme l'auteur de cet ordre n'est pas exprimé en clair, Hanna Zacharias y met le Rabbin. C'est le Rabbin qui parle à Mohammed et lui donne l'ordre : "Dis", Affirmation évidemment gratuite !

Deux passages surtout méritent que l'on s'y arrête, A deux reprises, le Coran parle de visions d'un Être supra-humain. D'après le contexte et la tradition, il paraît clair que le Coran attribue à Mohammed ces visions. Pas du tout, répond Hanna Zacharias, il s'agit de la vision de Moïse au Sinaï, Personne n'a compris le texte jusqu'à présent. Jamais, répète Hanna Zacharias, le texte actuel du Coran n'attribue à Mohammed la réception d'un message religieux de la part d'un autre que le Rabbin, Reprenons les deux passages :

Le premier se trouve dans Coran, LIII, 1-18 :

"Par l'étoile lorsqu'elle choisit !  
Votre compagnon n'a pas été égaré ! Il n'a pas erré !  
Et il ne parle pas par sa propre impulsion !  
C'est seulement une révélation qui lui a été transmise".

Et le texte continue par la description de l'apparition d'un Être supra-humain, S'il n'y avait que ce texte, on devrait conclure qu'il s'agit d'un récit rapportant un fait contemporain, Le verbe "Il ne parle pas" indique en arabe une action présente qui n'est pas achevée. Et le mot "Votre compagnon" désigne, dans tout le Coran, un personnage contemporain, le compagnon des auditeurs à qui s'adresse le texte. Normalement il n'y a pas d'hésitation à avoir, et ce contemporain des auditeurs ne peut être que Mohammed. C'est ainsi que toute la tradition musulmane et les orientalistes l'ont compris.

Mais cela ne cadre pas avec l'idée fixe de Hanna Zacharias. Il se tourne alors vers le second texte rapportant une vision (Coran, LXXXI, 15/25). Après avoir débuté par un serment prenant à témoin des phénomènes de la nature, le texte comporte ces phrases :

"En vérité, c'est là, certes, la parole d'un vénérable messenger (rasûl)  
doué de pouvoir auprès du Maître du trône, ferme  
obéi, en outre sûr !  
Votre compagnon n'est point un possédé !  
Certes, il l'a vu à l'horizon éclatant !" etc

Il s'agit toujours d'un compagnon, contemporain des auditeurs. Que fait alors Hanna Zacharias ? Il suppose qu'il s'agit d'un récit concernant Moïse au Sinaï et qui est rapporté entre guillemets. Il veut que ce soit Moïse, le vénérable messenger, qui affirme à ses contemporains que lui, Moïse, leur compagnon, n'est pas un possédé et qu'il a vu Yahweh. Partout ailleurs, lorsque le Coran relate des faits du passé, il les introduit clairement par une phrase qui indique de quoi il s'agit. Jamais l'on n'a de doutes pour les récits nombreux sur Abraham, Moïse, etc... Ici, on ne voit rien de tel. Reprenons le texte : "C'est là, certes, la parole d'un vénérable messenger". Il y a là une affirmation solennelle, assez générale, sur le message que transmet Mohammed pris dans son ensemble, disent les commentateurs, ou sur le passage qui va suivre, selon Hanna Zacharias. Celui-ci transforme le "C'est là certes" en un "Voici la parole de", alors que les expressions arabes pour désigner une phrase à venir sont très différentes. L'important est de savoir si le messenger dont il s'agit est le même que le compagnon ou si ce sont deux personnes différentes l'une étant un Esprit et l'autre le bénéficiaire de la vision. La thèse de Hanna Zacharias repose essentiellement sur l'identification du messenger et du compagnon. Or, normalement, rien n'indique l'identité des deux. Le messenger joue son rôle "auprès du Maître du Trône", ce qui suppose la familiarité d'un service angélique plus que la fonction d'un Prophète terrestre. Le compagnon est un homme de ce monde, Mais surtout Hanna Zacharias fait reposer sa thèse sur l'argument suivant, Il affirme catégoriquement que le messenger ne peut être que Moïse ; il est impossible d'après lui que le mot de "rasûl", qu'il traduit par apôtre, s'applique à un esprit, à un être supra-humain. "Dans le Coran, écrit-il, "rûh" et "rasûl" sont deux vocables

contradictoires. Il ne sera jamais dit que l'Esprit est apôtre, que le "rûh" est "rasûl", que Gabriel est apôtre" (I, 130). J'espère que les amis de Hanna Zacharias auront l'honnêteté d'ouvrir le Coran à la sourate XIX, au début du passage concernant Marie, il y est dit, au verset 17 : 'Nous lui envoyâmes Notre Esprit'. Et on lit au verset 19, que l'Esprit s'adresse à Marie en ces termes : "Je ne suis que le Messager ("rasûl") de ton Seigneur, etc... . J'espère qu'ils reconnaîtront qu'un des points principaux de la thèse ne repose que sur un bluff. La conclusion s'impose. Rien, absolument rien ne dit qu'il s'agisse de Moïse dans ces deux textes de visions. Tout indique le contraire. La thèse d'après laquelle le Coran lui-même refuse les visions de Mohammed et ne lui donne comme maître que le Rabbin s'écroule. Par ailleurs, si l'on examine le détail de la vision, on constate que les remarques de Hanna Zacharias sont du même acabit. Le Coran parlerait du Sinaï, dit-il. Mais toute la vision est paisible ; où sont les tonnerres du Sinaï ? Quant au "jubier de la limite", cet arbre épineux que mentionne le Coran, au nom de quoi faudrait-il y voir un arbre qui balisait la zone sacrée, tracée autour de la montagne, et interdite à tout autre qu'à Moïse ? Ou même le buisson ardent ? (I, 137/138). Ailleurs l'auteur compare la "descente", révélation du texte sacré musulman en une nuit bénie, aux données de l'Exode. Il veut y voir toujours le Sinaï. Mais où est-il dit dans la Bible que les quarante jours étaient une nuit ? C'est du bluff, de la pure fantaisie !

Un exemple encore pris de l'Évangile sera plus familier et montrera la désinvolture avec laquelle Hanna Zacharias bâtit son roman. On admet couramment aujourd'hui que le paganisme arabe était travaillé par des tendances monothéistes, à l'époque de Mohammed. Les païens reconnaissaient un Dieu créateur, Allah, supérieur aux autres divinités. La facilité avec laquelle ils abandonnèrent plus tard le paganisme montre qu'ils ne tenaient pas tant que cela à leurs idoles. Zacharias, par mépris pour les Arabes, refuse de voir chez eux autre chose qu'un paganisme sordide. Aussi les textes du Coran sur Allah, le Dieu créateur à côté duquel certains plaçaient d'autres divinités associées, sont attribués par lui aux chrétiens de la Mekke. C'est contre eux que polémiquerait alors le Rabbin.

Le Coran parle ainsi des navigateurs qui prient Dieu seul tant qu'ils sont sur la mer, donc à la merci des périls, et qui, ensuite, une fois à terre, lui donnent des associés (Coran, XXIX, 65). On pense généralement que le verset vise les païens de la Mekke qui avaient l'habitude de commercer avec l'Abyssinie. Certains d'entre eux avaient donc eu l'occasion de naviguer. Dans le danger, ils étaient monothéistes ; une fois la crainte passée, ils reviennent à leurs anciennes habitudes. Pour Hanna Zacharias, pas du tout ! Le texte est une attaque du Rabbin contre l'Évangile selon Saint Matthieu et l'attitude des disciples lors du miracle de la tempête apaisée. La phrase de Saint Matthieu signifierait que, au plus fort de la tempête, les disciples ont invoqué le Seigneur, le Dieu unique, puis, une fois tirés d'affaire, ils ont proclamé la puissance de Jésus. Le rabbin leur reproche d'avoir été de vrais monothéistes au milieu des flots et, ensuite, d'avoir glorifié la divinité de Jésus. Que le lecteur ouvre l'Évangile de Saint Matthieu, VIII, 24/25 ; tout est clair. C'est à Jésus que la prière s'adresse. Alors pourquoi supposer que le Rabbin, dans une polémique dont on ne sait rien, se serait mis à torturer ce texte ? Ce n'est pas sérieux ! C'est du pur roman ! (Cf. I, p. 32, note 2).

Notons encore que Zacharias farcit les citations qu'il donne du Coran à l'aide de brefs commentaires personnels. La plupart du temps ses additions sont mises entre parenthèses. Il se peut que parfois certaines parenthèses soient tombées au cours de l'impression. Mais il semble bien qu'à d'autres moments il ne se préoccupe plus de les indiquer ; ou que ses éditeurs n'ont pas complété ses manuscrits inachevés sur ce point. Que l'on regarde simplement son troisième ouvrage *Vrai Mohammed, etc* p. 141 au bas de la page, pour ne citer qu'un exemple. On devra donc toujours avoir l'attention attirée devant ses citations et ne les accepter, si elles sont importantes, que sous bénéfice d'inventaire. Cela est inquiétant dans un ouvrage qui se prétend sérieux.

### III. LE TON GENERAL

C'est sur ce point que nous terminerons. La façon avec laquelle Hanna Zacharias se présente comme le seul à avoir compris quelque chose à la question des origines de l'Islam est assez outrecuidante. Il relève souvent des inexactitudes chez les autres, mais il ne dit pas ce que les autres ont fait de bien. A propos de Tor Andrae, qui a lancé il y a quelques années une idée bizarre d'après laquelle les Houris du Paradis auraient déjà été prêchées par Saint Ephrem<sup>2</sup>, Hanna Zacharias réagit comme s'il avait été le premier à le faire. Il oublie de dire que, huit ans avant que ne paraisse son travail, le R. P. Beck, bénédictin, éditeur des œuvres de Saint Ephrem, avait déjà, remis les choses au

---

<sup>2</sup> Il s'agit de l'ouvrage de Tor Andrae, Mahomet, sa vie et sa doctrine. Paris 1945, A. Maisonneuve, coll. Initiation à l'Islam II, trad. de l'Allemand par Gaudefroy Demombynes (Note de COMPRENDRE)

point et montré que Tor Andrae s'était mépris sur le sens des textes qu'il avançait. Il attaque un orientaliste qui a reproduit l'opinion de Tor Andrae dans l'Histoire des Religions publiée par Quillet. C'est vrai ; cet orientaliste l'a reproduite mais dès qu'il a eu connaissance des travaux du P. Beck, ce même orientaliste a aussitôt rétabli la vérité et supprimé cette mention dans la seconde édition de cette Histoire des Religions, C'est une marque d'honnêteté intellectuelle dont Hanna Zacharias ne semble pas soupçonner l'existence chez ceux dont il médit.

Même lorsque Hanna Zacharias s'en prend à des erreurs, le ton sur lequel il le fait est très déplaisant. Il n'a jamais de bienveillance et son ironie rapetisse tout ce qu'elle touche, Il parle des Arabes avec mépris. Sa thèse sur le Rabbin de la Mekke lui est une occasion de lancer sans cesse des pointes contre eux ; il ne leur reconnaît aucune qualité et s'appesantit sur leur sensualité, dans un racisme manifeste.

Ajoutons qu'Hanna Zacharias savait à peine l'arabe. Il travaillait sur des traductions et se faisait aider par des amis mieux au fait de cette langue. Il prétendait que cette ignorance de l'arabe avait l'avantage de lui éviter les idées préconçues. Malheureusement elle le rendait aussi tributaire de ces mêmes orientalistes qu'il s'est acharné à ridiculiser. On le voit ainsi à la remorque de certaines interprétations erronées, quand celles-ci allaient dans le sens de la dureté. Par exemple, on rencontre dans la sourate IX du Coran un verset très dur contre les juifs et les chrétiens qui se termine par l'expression "Que Dieu les combatte" (v. 30). Un traducteur français du Coran a lu par mégarde "qatala" (avec un a bref dans la syllabe qa), qui signifie tuer, au lieu de "qâtala" (avec un a long) qui signifie combattre, Combattre était déjà sévère ; tuer l'est encore plus. Aussitôt Hanna Zacharias emboîte le pas ; il écrit : "Que Yahweh les tue". Dans le premier de ses ouvrages posthumes, l'Islam et la critique historique, il répète cette phrase à plusieurs reprises avec un air de triomphe non dissimulé ; ses amis l'ont même imprimée en petites capitales pour mieux la souligner. C'est malheureusement un contresens. Le â long, dans la graphie coranique de ce passage, est marqué seulement par un petit trait vertical ; Hanna Zacharias connaissait-il le sens d'un tel signe ? En temps normal, il aurait été inutile de relever cette bétise ; car tous peuvent se tromper, ici, à cause de la joie avec laquelle il insiste pesamment, mieux vaut la signaler pour que le lecteur se rende compte de la façon dont ces ouvrages ont été composés,

Nous terminons ces pages avec tristesse. Un homme aussi intelligent aurait pu, s'il avait été plus mesuré, apporter des études utiles ! Mais son idée fixe l'a aveuglé et il s'est laissé emporter dans une ironie inadmissible de la part d'un savant, En déchaînant sournoisement les passions, ses idées ne contribueront pas à clarifier la question des origines de l'Islam.

Novembre 1960  
Jacques JOMIER

## NOTE DE "COMPRENDRE"

Les ouvrages de Hanna Zacharias ont été vulgarisés pour le grand public par des publications politiquement assez orientées, comme "l'Ordre français" par exemple (articles de Georges de Nantes). Les feuilles photocopiées "Nouvelles de Chrétienté" ont été les premières à en faire des éloges et dans leur n° 271 du 6/9/60, elles divulguaient même l'identité de l'auteur écrivant sous le pseudonyme de Zacharias : le R. P. Théry, mort le 27 janvier 1959. Le nom était d'ailleurs connu des spécialistes ; ainsi M. L. Massignon dans la "Revue des Études Islamiques" (Cahier II, 1959, Abstracta islamica 1950, p. 127 sous le n° 1296) en parlait et qualifiait son œuvre de "pamphlet haineux à la fois antijuif et antiarabe", qui "n'a guère rencontré que des haussements d'épaules" !

Dans "Les Archives d'Histoire doctrinale et littéraire du Moyen-Age" (1960), M. Etienne Gilson faisait l'éloge du disparu, non pas certes pour ces ouvrages écrits sous le pseudonyme, mais pour son œuvre connue de médiéviste latinisant. Il étudia en effet l'histoire doctrinale du Moyen Age, en particulier les œuvres de Denis l'Aréopagite, les mystiques de Cologne, Eckhart et Tauler, ainsi qu'Alexandre d'Aphrodise, etc... De son séjour en Afrique du Nord durant la seconde guerre mondiale, le Père Théry avait rapporté deux essais : "Tolède, ville de la Renaissance médiévale" (1944) et "Tlemcen, évocation sur le passé" (1945)

Les idées d'Hanna Zacharias continueront sans doute à être propagées dans certains milieux par des partisans enthousiastes, prêts à partir en guerre contre les musulmans... Le ton sarcastique et désinvolte, dont use H. Zacharias, suffirait déjà à inciter à la réserve et à la prudence devant les idées

exposées, au cas où des esprits non prévenus s'y laisseraient prendre : on ne ridiculise pas et on ne méprise pas ainsi les autres, Quant aux idées, la critique saine et objective de J. Jomier sera, pour les lecteurs de COMPRENDRE, une source précieuse de jugements sûrs, au cas où ils auraient l'occasion d'en débattre<sup>3</sup>.



|  |
|--|
| S. M. A. Comprendre<br>20, rue du Printemps<br>PARIS<br>C. C. P. : 15 263 74 |
|--|

---

<sup>3</sup> Une critique pertinente des ouvrages de Zacharias par le R. P. Caspar P. B. vient également de paraître dans les Informations Catholiques internationales (163, Bd Malesherbes, Paris 17<sup>e</sup>) n°140 du 15 mars 1961, sous le titre de "Les thèses d'Hanna Zacharlas" pp. 31-32.